



• NOTRE-DAME DE PARIS

Des « Nymphéas » aux vitraux de Notre-Dame, la sacrée destinée de Claire Tabouret

Par Laurent Carpentier

Publié aujourd'hui à 06h00

Lecture 16 min.

Article réservé aux abonnés

[Offrir l'article](#)

PORTRAIT | Beaucoup avaient parié sur Daniel Buren ou Philippe Parreno. C'est finalement à l'artiste de 43 ans, qu'a été confiée la réalisation des

vitraux de la discorde qui viendront prendre place dans la nef de la cathédrale. Ce choix audacieux consacre et met au défi une travailleuse pugnace, happée dès l'âge de 4 ans par son destin d'artiste.

La porte ne ferme pas, la pluie dégouline du plafond, un brasero sert de chauffage et l'eau, qu'elle est allée chercher au café à côté, gèle dans un verre... Ceux qui ont connu Claire Tabouret au début des années 2010 racontent un atelier glacial, à Pantin, en banlieue parisienne. Là, au milieu des immenses toiles de visages intranquilles, la jeune femme à la voix calme, au coup de pinceau décidé, expliquait, face au canapé défoncé où le visiteur avait pris place, la nécessité qu'elle avait – et lui aussi – d'être là.

Laurent Dumas fut l'un de ces collectionneurs de la première heure à fréquenter le canapé : « *Tout ça racontait à quel point elle était investie, habitée par son travail* », témoigne, encore sous le charme, le président du groupe immobilier Emerige, qui prépare sur l'île Seguin, à Boulogne-Billancourt, un grand pôle culturel comprenant un centre d'art contemporain. « *La première chose qu'elle faisait le matin, avant de se lancer dans ces grands formats, c'était un autoportrait. J'y voyais une forme d'introspection, manière de marquer la trace de ses journées.* »

A l'époque dont nous parlons, Claire Tabouret n'a pas 30 ans. Un peu plus d'une décennie plus tard, c'est ce mezzo voce, cette façon éthérée de dire sa place sans la revendiquer, d'affirmer sans clamer, de peindre sans asséner, que le jury rassemblé autour de Bernard Blistène, l'ancien patron du Centre Pompidou, a choisi pour imaginer les six vitraux contemporains prévus dans les chapelles du bas-côté sud de la nef de Notre-Dame de Paris. Sacré honneur que de s'inscrire ainsi dans une histoire millénaire. Et sacrée responsabilité que de porter ce projet de 4 millions d'euros voulu par l'Etat et le clergé, mais que les cris outrés des défenseurs du patrimoine, dénonçant comme un blasphème le fait de remplacer les verrières aux formes géométriques installées au XIX^e siècle par Viollet-le-Duc, ont transformé en pataquès politico-médiatique.

« Ma mère est anglaise, mon père français, raconte la jeune femme, pas désarçonnée pour deux sous par la situation. Deux pays proches où se moquer de celui d'en face est un sport national. Deux classes sociales aussi [aisée, côté britannique – avec une grand-mère qui tenait un jardin extraordinaire que l'on pouvait visiter –, communiste et anticléricale, côté français]. Donc, dès l'enfance, j'ai eu envie de rassembler, de dire : "Attendez, je vais vous expliquer comment c'est, l'autre côté." Me retrouver aujourd'hui dans un projet qui suscite la controverse et essayer de réunir les gens, sans arrogance ni certitude, je me dis que c'est peut-être mon destin. Que c'est pour ça que je suis artiste : parce que je peux embrasser le doute, l'ambiguïté humaine, le fait de ne pas savoir. »

Une controverse qu'elle juge excessive

Claire Tabouret est assise en ce jour de février au premier étage de sa maison, dans les collines d'Hollywood, où elle vit depuis une douzaine d'années. Quartier de Los Feliz, où les stars faisaient construire leur habitation dans l'entre-deux-guerres. La sienne a le charme désuet de cette époque. Elle l'a entièrement retapée avec son compagnon, Nathan Thelen, ancien musicien aux talents d'ébéniste. C'est lui qui a fabriqué la table sur laquelle elle a posé l'ordinateur qui nous sert à communiquer à distance. C'est elle qui a peint les fresques qui ornent le plafond. Pendant l'incendie – un de plus ! – qui, en janvier, a ravagé Los Angeles, ils ont dû partir avec leurs deux filles, Mattea, 3 ans, et Liona, 1 an, chez des amis à Santa Barbara. La maison a été épargnée.

L'atelier aussi, situé plus dans le centre, à Pico-Union. Mais tout ça est déjà un peu de l'histoire ancienne : au printemps, en effet, la famille se réinstalle en France.

« L'idée de bouger est antérieure au projet de Notre-Dame, précise Claire Tabouret. Nathan en avait marre des Etats-Unis, et moi j'ai compris que je voulais que mes filles puissent partager une culture avec moi. Ça me terrifierait d'avoir des petites Américaines qui ne me comprennent pas, d'être la maman un peu étrange... » On sourit en écoutant la voix apaisante qui se livre sans apprêt. Il faut sans doute l'être un peu – étrange –, avoir un pied de chaque côté de l'océan, et une sacrée dose de confiance en soi, pour s'autoriser à relever le challenge de ces vitraux de la discorde.



L'artiste devant son tableau « Self-Portrait on the Couch at Night », exposé à la Night Gallery, à Los Angeles, le 14 février 2025. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »



Claire Tabouret, dans son atelier à Los Angeles, le 14 février 2025. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

« Je dois vous avouer que ma première réaction, avant même que la controverse ne commence, fut de me dire : “Ce n’est pas français de faire ça.” Aux Etats-Unis, ça paraîtrait normal de faire ainsi confiance à un artiste vivant, de marcher avec l’air du temps D’ailleurs quand j’en parle ici ça ne surprend personne

Mais en France, ce genre de démarche, impulsive, audacieuse, c'est surprenant. Il y a une vraie prise de risque. Cela m'a plu. D'autant que je m'apprêtais à rentrer en France. Je me suis dit : "C'est formidable, on a besoin de ça dans notre pays, de bouger les choses ainsi." »

Parmi les huit artistes en lice, on attendait Daniel Buren (auquel le couple présidentiel avait déjà confié la verrière du jardin d'hiver de l'Élysée), ou bien Philippe Parreno, autre favori. On évoquait Jean-Michel Alberola ou Gérard Traquandi, qui avaient déjà composé des vitraux. Ou même Yan Pei-Ming et ses grands projets figuratifs... C'est Claire Tabouret qui a été choisie.

Son nom, associé pour la réalisation du vitrail à l'Atelier Simon-Marq, à Reims (Marne), *« est celui qui est revenu le plus souvent dans nos discussions »*, confirme en aparté un membre du jury dont elle n'était pourtant pas le choix premier. Mais, alors que sur la vingtaine de représentants du clergé, de l'État, de la défense du patrimoine, certains avaient un temps hésité à siéger dans cette commission de peur que les dés ne soient pipés en haut lieu, *« il n'y a eu aucune pression extérieure »*, témoignent-ils, presque surpris.

« Je me suis posé des questions sur le bien-fondé de ma candidature, raconte quant à elle la plasticienne. Il commençait à y avoir de la controverse. C'est là que mon esprit a été attiré par cette envie de rassembler. Quand on est à Notre-Dame, face aux sept baies dont il est question, que l'on voit l'arbre de Jessé dans la deuxième [lequel, splendide, restera en l'état] et, en regard, les motifs géométriques dans les autres, on voit bien que l'argument d'une vision de Viollet-le-Duc ne tient pas, que ce n'était pas son choix, plutôt une décision par défaut – une question de budget ? Il y a une malhonnêteté intellectuelle de la part des gens qui critiquent le projet alors qu'ils savent ça, et que leurs propos nourrissent ensuite de vaines discussions de comptoir. »

Nan Goldin, une rencontre décisive

Claire Tabouret, c'est l'histoire d'une petite fille décidée à qui rien ne résiste. Naissance en 1981, enfance dans un village à la périphérie de Montpellier où les parents sont professeurs de musique. Le père enseigne l'analyse musicale dans un conservatoire ; la mère, le piano à la maison. L'artiste, elle, dit chanter

comme une casserole et s'être « *beaucoup* » ennuyée à l'école. La légende veut qu'à l'âge de 4 ans, en vacances à Paris, elle découvre la salle des *Nymphéas*, de Claude Monet, à l'Orangerie. Epiphanie. Elle racontera souvent, à qui voudra l'entendre, qu'elle avait du mal à saisir que c'était une peinture, elle avait envie d'y pénétrer... Elle sourit.

« Quand on raconte un souvenir 3 500 fois, c'est difficile de se rappeler ce qu'il en est vraiment. Là où je peux ressentir quelque chose d'authentique, en revanche, c'est qu'il m'arrive encore, quand je vais au musée et que je me trouve face à une œuvre que j'aime – de Matisse, Manet, Courbet... –, de ressentir cette même sensation qui me prend le corps et me donne envie de courir peindre à l'atelier. C'est entre l'extase et la douleur. Un truc physique que pour la première fois j'ai ressenti avec Les Nymphéas. Ensuite, on passe sa vie à essayer de recréer ses premiers émois, non ? » Elle réfléchit. *« Plus tard, il y a autre chose qui a commencé à m'intéresser dans l'acte de peindre : la narration. Je suis tombée dans une recherche qui est devenue chez moi absolument addictive. »*



Claire Tabouret devant des dessins préparatoires des futurs vitraux contemporains de Notre-Dame de Paris, à Los Angeles, le 14 février 2025. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Bac d'arts plastiques en poche, elle a filé à Paris : « *Mon rêve, c'était les Beaux-Arts. Mais j'étais un peu décalée parce que je voulais faire de la peinture de paysages. J'allais peindre dehors avec mon petit chevalet. Très XIX^e siècle. Je ne connaissais pas vraiment l'art contemporain, je n'avais pas les codes. J'ai été*

refusée. Ça ma foutu une grosse claque. J'avais annoncé à tout le monde que je partais à la grande ville. Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il puisse y avoir un problème dans ce que j'avais prévu pour moi. Mais ça m'a donné une envie de revanche. »

L'année suivante, elle est acceptée. Pour autant, elle se sent décalée, provinciale. « *Je n'ai pas vécu mes études de manière très agréable, confie-t-elle. J'avais du mal à m'identifier. Les autres étaient intéressés par des choses que je ne comprenais pas forcément. C'est une constante dans ma vie, de toujours me mettre presque au mauvais endroit, là où je vais devoir convaincre, réconcilier. »*

Lire aussi | [Réouverture de Notre-Dame de Paris : cinq documentaires à voir en replay](#)

Un jour, dans une soirée parisienne, la photographe américaine Nan Goldin débarque au moment même où l'on projette un petit film au format 8 mm de l'étudiante, dont la texture des images rappelle une peinture. « *Who did this? Qui a fait ça ?* », hurle la photographe, éblouie. « *Je me suis sentie reconnue, vue, ça m'a donné une force incroyable* », raconte celle dont Nan Goldin appuiera ensuite la candidature à Cooper Union, prestigieuse école d'art new-yorkaise qu'elle intégrera pour un an. « *C'est vrai que, dans ma vie, il y a beaucoup de coups de pouce comme celui-là, qui m'ont ouvert des portes. Longtemps, j'ai eu du mal avec cette idée que j'avais de la chance. Je disais : "Ça se mérite, il faut travailler, bla-bla-bla..." En vérité, de la chance, j'en ai eu. Il faut savoir la saisir et être aventureux. »*

Une artiste voyageuse

Claire Tabouret a un frère aîné, Francis, écrivain, dont elle est très proche. Ils ont à peine dix-huit mois d'écart. Ils ont en miroir le goût du voyage, voire la nécessité du déplacement, et des discours semblablement discrets sur leur enfance. « *J'en ai peu de souvenirs, se défend-il. Et les souvenirs ne sont peut-être là que pour faire écran. Mais n'allez rien vous imaginer de terrible. Sinon ce sentiment d'absence de camp de base. Si on me demande d'où je suis, je n'ai pas de réponse* », confie-t-il, citant un livre de Raymond Depardon, *Errance*. Celle-ci y est définie, dit-il de mémoire, comme « *la recherche d'un lieu acceptable* ». Francis Tabouret a écrit un roman – *Traversée* (P.O.L, 2018) – inspiré de sa vie.

Après avoir longtemps travaillé dans le spectacle équestre – avec Zingaro ou la compagnie Baro d’evel –, il est aujourd’hui convoyeur de chevaux, accompagnant les animaux en camion, en avion, en bateau, y trouvant à la fois matière à écriture et source de revenus. « *Je me sens plus chez moi dans le nomadisme que dans la sédentarité* », s’amuse ce frère alter ego que l’on attrape au vol chez lui, en Ariège, entre un voyage à Chicago et un transport à Monaco.

Et Claire ? La peinture serait-elle sa seule maison, qui l’abrite et l’habite ? Dans leur vingtaine, les deux se sont passionnés pour les livres de l’écrivain allemand W. G. Sebald, notamment *Austerlitz*, « *l’histoire d’un homme qui ne sait pas d’où il vient et qui cherche* », résume Francis Tabouret.

A Paris, pour survivre et financer sa peinture à sa sortie de l’école, la jeune femme enquille les boulots : caissière dans les supermarchés, serveuse, modèle vivant : « *Je n’ai pas de problème avec la nudité, et là je n’avais pas besoin de parler, je pouvais rester dans ma bulle, avec ce côté créatif qu’il y a à trouver des poses en citant des peintres, en me faisant mes petites histoires. Serveuse dans les bars, en revanche, à regarder les autres faire la fête, m’a appris certains codes, à être un petit peu moins complexée ou bizarre.* »



Claire Tabouret, dans son studio, à Los Angeles, le 14 février 2025. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Pour pouvoir exercer leur art, les plasticiens qui débutent ont un outil : la résidence d'artiste. A l'époque, Claire Tabouret candidate tous azimuts. « *Vingt-sept refus !* » Elle redonne le chiffre : « *J'ai gardé les lettres : j'y trouvais de l'énergie.* » Jusqu'à cette proposition de l'association Shakers lieux

d'effervescence, à Montluçon, dans l'Allier. Des ateliers installés dans une ancienne école, une petite bourse pour vivre six mois, et un logement dans un HLM au milieu des champs. Loin du centre, sans bus, tout un immeuble peuplé d'immigrés, logés là en attente de régularisation. Et elle, au 17^e étage de la tour.

« Une île. Donc j'ai peint beaucoup de bateaux, de paysages marins fantomatiques, alors que c'est difficile de faire plus éloigné de la mer... » Cela donnera lieu à sa première exposition. Un entrefilet dans un magazine, une galeriste, Isabelle Gounod, qui la repère, et voici qu'elle expose pour la première fois à Paris. *« Je n'ai rien vendu, tous les tableaux sont revenus à l'atelier, tempère l'artiste, flegmatique. La deuxième exposition, j'en ai vendu deux. »* Des paysages, elle est passée aux portraits, de migrants d'abord, peints de dos, après une résidence à Marseille et de multiples traversées en bateau vers Alger. Puis des enfants, des visages d'enfants. Impressionnants.

L'accélérateur François Pinault

Nous voici donc en 2013. Cette fois-ci, Claire Tabouret a envoyé elle-même une invitation au bureau de François Pinault, dont chacun connaît l'hyperactivité de collectionneur. L'assistante personnelle du milliardaire, Anne-Pascale Celier, qui ouvre le courrier, est séduite par le carton, qu'elle pose en haut de la pile. Le patron l'envoie alors à la galerie, avant même le vernissage, en compagnie de sa tête chercheuse en matière artistique, Caroline Bourgeois – aujourd'hui conservatrice de la Bourse de commerce, qui abrite la collection Pinault. Les deux femmes débarquent alors que la jeune peintre est juchée en haut d'une échelle, accrochant elle-même des tableaux de 4 mètres de long, pour lesquels elle a dû repousser les murs.



Dans le studio de Claire Tabouret, à Los Angeles, le 14 février 2025. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

« J'avais tout à fait conscience que c'était un rendez-vous avec mon destin, se souvient l'artiste. J'avais tant à dire, tout ce que j'avais emmagasiné depuis que j'avais 4 ans. Un feu intérieur. A l'époque, j'étais assez comme ça. Le lendemain, elles reviennent avec François Pinault en personne. Là il achète quasiment toute

l'exposition, et on se parle longuement. Ce fut un beau moment, honnêtement, une belle rencontre. » L'effet est retentissant et immédiat. Non seulement le mécène n'a pas fait dans la demi-mesure avec ces acquisitions, mais il invite l'artiste à créer une œuvre pour le Palazzo Grassi, un de ses deux musées vénitiens. *« Ce qui m'a impressionné chez elle, c'est cette sorte de calme derrière la fureur, raconte une proche du milliardaire. En général, les gens qui rencontrent François Pinault sont impressionnés par cette espèce de façon qu'il a de regarder à travers vous... Pas elle. »*

Depuis sa maison de Los Angeles, Claire Tabouret écoute, attentive, comme si elle cherchait au fond d'elle-même à entrevoir le vrai : *« Dans ces tableaux de l'enfance, je réglais encore beaucoup de choses. On y sent une colère contenue, une présence sourde, un esprit de revanche. »* Longtemps, l'une de ces œuvres – *La Classe* – a trôné derrière le bureau du collectionneur Laurent Dumas : *« Cette force me motivait, confie-t-il. Mais elle avait tendance à remplir mes interlocuteurs d'effroi. »* Il a fini par la décrocher.

Lire aussi | [Claire Tabouret, la peintre qui s'inspire des migrants](#)

« La question du destin m'intéressait alors, poursuit la peintre : qu'est-ce qui fait que certaines personnes restent à leur place quand d'autres prennent des trajectoires imprévues ? Comment on prend sa place, comment on prend celle des autres ? Comment on habite son corps ? Des questions qui résonnaient pour moi à l'époque, moins aujourd'hui. »

On lui fait remarquer le tatouage sur sa main, dont on se demande ce qu'il représente. *« Oh ! J'en ai plusieurs. Des histoires personnelles. Je ne veux pas y mettre de mots. Ils sonneront toujours soit trop gros soit trop petits ; soit trop dramatiques soit trop éteints. Alors que plus on va regarder mon travail de près, plus on y aura accès d'une manière qui me correspond. Il y a dans la peinture une justesse que je n'arrive pas à trouver ailleurs. Elle m'a toujours servi à ça : faire du lien, communiquer, aimer, être aimée. »*

Mais aussi : s'éloigner, s'isoler ? Conquérir ? Six mois après sa rencontre avec François Pinault et l'envolée de sa cote, Claire Tabouret s'installe à Los Angeles. Eloge de la rupture ou de la traversée ? *« Aller là où on ne me*

voulait pas, répond-elle. Où on ne me cherchait pas, où il fallait que je convainque à nouveau. Ce n'est pas que j'avais convaincu tout le monde en France, mais je me disais : "Ça va aller très vite". »

Un désert très accueillant

Derrière le théâtre des Folies-Bergère, à Paris, au fond d'une petite cour romantique, l'Atelier Caraco fabrique des costumes pour la scène, le cinéma, la haute couture. Une ruche sur trois niveaux d'abeilles diligentes et silencieuses. C'est ici que Claire Tabouret posa nue autrefois, pour des artistes en herbe. Ici aussi qu'elle a, un temps, habité, au dernier étage.

La maîtresse des lieux, Claudine Lachaud, de trente ans son aînée, est aussi depuis toujours une épaule complice : *« Comment vous dire ? Claire, c'est l'amie discrète et attentive. Quelqu'un qui ne pèse pas. »* Pour illustrer la pugnacité de la jeune femme, la couturière raconte comment celle-ci lui demanda autrefois les clés de sa *« ruine »* en rase campagne dans le Loiret, et comment elle la vit partir avec sa charrette à marché comme seul véhicule pour emporter matériel et nourriture. Complètement isolée pendant trois semaines, elle y peignit ses premières grandes toiles.

Certains soulignent d'un air soupçonneux la trajectoire fulgurante de l'artiste *[en 2021, une de ses peintures, The Last Day, atteindra le prix de 863 000 euros dans une vente aux enchères]*, ou pointent d'un doigt accusateur la façon impérieuse dont elle a su changer de galeristes pour se hisser toujours plus haut. La couturière, elle, remarque juste que *« le milieu parisien n'est pas tendre avec la réussite... Mais Claire a su très tôt s'entourer, éloigner les gens qui pouvaient être toxiques pour elle comme ceux qui ne lui correspondaient pas. Elle est pour beaucoup dans l'alignement des planètes autour d'elle. Et sur cette pente ascendante continue, elle a toujours su rester elle-même »*.



Claire Tabouret chez elle, à Los Angeles, avec son compagnon, Nathan Thelen, et leurs enfants. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Au moment de son départ pour Los Angeles, François Pinault lui donne quelques contacts là-bas. La jeune femme, elle, prend plaisir à se perdre dans la ville immense. *« Au début, tout était nouveau, tout était excitant. Je reprenais tout au commencement dans une mégalopole où on peut être dans le même temps très seule. Ce qui me plaisait. Je me disais : jamais trop de solitude... Et j'en ai trouvé encore plus, encore plus... »* Jusqu'à s'acheter une cabane dans le désert, du côté de Joshua Tree : quarante minutes de route en terre, des serpents à sonnette, une chaleur épouvantable en été, un froid glacial en hiver. Quand François Pinault lui rend visite, il s'écroule dans le fauteuil graisseux devant la porte, comme il le faisait hier, lui aussi, dans le canapé de Pantin.

« C'était une cabane qui avait appartenu à un couple de chercheurs d'or. Ils sont morts dans une affreuse pauvreté, raconte-t-elle. Je n'y ai pas trouvé d'or, mais

l'homme de ma vie. » Nathan Thelen possède une cabane de l'autre côté de la montagne. Il n'y a rien entre leurs deux maisons. A l'échelle du désert, ils sont voisins. Seize kilomètres à vol d'oiseau. Sauf qu'en voiture, il leur faut contourner la montagne. Une amie commune les présente. « *Là, j'étais allée au bout de ma solitude. On n'a gardé que la cabane de Nathan. Depuis qu'on a les enfants, on n'y va même plus beaucoup. Mais tout ça a changé ma manière de peindre, de bouger, de penser, de m'autoriser des choses.* »

Une œuvre classique et contemporaine

Des vitraux, Claire Tabouret n'en a jamais créé. Suivre un cahier des charges, elle ne l'a jamais fait non plus. Pour Notre-Dame de Paris, celui-ci impose des vitraux figuratifs, dont le sens est accessible sans texte accompagnateur, et diffusant une lumière blanche, qui équilibre les couleurs de manière neutre et sans dominante. « *Depuis Les Nymphéas, j'ai souvent dit combien pour moi les peintures évoluent, changent. Si on va régulièrement au musée voir un tableau que l'on aime, à chaque fois on le redécouvre. Pour moi qui rêve d'une peinture vivante, qui bouge comme la surface de l'eau, le vitrail est le support idéal. A chaque visite, ce sera une nouvelle vision, la lumière dansant au fil de la météo et des nuages dans le ciel.* »

Des soixante-dix esquisses que Claire Tabouret a présentées au jury, elle a accepté de n'en dévoiler publiquement qu'une seule. Un groupe de personnages de dos avançant vers la lumière. On reconnaît immédiatement son style. Et peut-être elle-même ? Ça l'inquiète qu'on écrive sur elle. Sortir de l'ombre : elle sait le passage obligé, l'exercice obligatoire, mais n'a pas résolu le paradoxe du geste artistique : pour peindre heureux, peignons cachés ?



Claire Tabouret, chez elle, à Los Angeles, le 14 février 2025. KALEB MARSHALL POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Pourtant, après les paysages fantomatiques des premières années, après les ombres des migrants, les visages en colère des enfants, les maisons inondées, on découvre chez l'artiste, qui multiplie les expositions (en ce moment à Los Angeles, cet été au Musée des beaux-arts de Rennes, l'hiver prochain au

Grand Palais), quelque chose d'apaisé. Fin 2023, enceinte de huit mois, elle est invitée à créer une œuvre pour le pavillon du Vatican qui, à la Biennale de Venise, s'apprête à investir la prison pour femmes de la Giudecca. L'expérience sera marquante. Elle demande aux détenues de lui envoyer des photos de leurs enfants, et elle en dresse des portraits pour l'exposition.

La petite Liona à peine née, Claire Tabouret se met à peindre entre deux tétées, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'enfant dormant dans l'atelier... *« J'ai fait ce projet dans une sorte de brouillard de naissance, raconte-t-elle. Devenant mère pour la seconde fois, ce projet me semblait un coup du destin. Je me disais : "C'est fou, on me tend la main, on me donne ce dont j'ai besoin, je n'aurais rien pu peindre d'autre." C'est la première fois que je sentais cette question du don, de se mettre au service de quelque chose. D'un coup, la peinture prenait une importance particulière. »* Pour l'occasion, Claire Tabouret est invitée au Vatican ; et ses filles, baptisées au Saint-Siège. Pas elle. *« Mais peut-être plus tard ? »*, s'interroge sans malice celle qui répète qu'elle vient pourtant d'une famille réputée anticléricale. *« Disons que je crois en l'art... J'ai souvent eu le sentiment qu'entre l'art et Dieu, on parlait peut-être de la même chose. »*

Il y a un rapport qui va au-delà du charnel entre Claire Tabouret et sa peinture. Le mot « destin » revient souvent dans sa bouche. On pense à la petite fille qui, à 4 ans, plongeait dans *Les Nymphéas* de Claude Monet comme Alice passant de l'autre côté du miroir. *« On m'a souvent souligné, dit-elle, combien on trouvait dans mes compositions de citations d'art classique. Elles se font presque malgré moi. Cela donne une sorte d'intemporalité. Un peu comme les colonnes de Buren, avec lesquelles on pourrait leur trouver bien des points communs : le même contexte de tension politique à l'époque, les pétitions, les manifestations, l'opposition de la commission du patrimoine à laquelle le gouvernement passa outre... Et puis ce côté extrêmement classique. Chez Buren, on est dans la colonne antique, dans la ruine... Pareil pour la pyramide du Louvre de Ieoh Ming Pei. C'est l'intelligence de ces projets-là : allier le classicisme de la forme avec une grande contemporanéité. On voit comment, maintenant que les colonnes sont là, les gens s'en saisissent, à quel point c'est devenu un repère et combien elles apportent de la joie. »*

De l'autre côté de l'écran d'ordinateur, on plonge dans le regard sûr et posé de l'artiste. Depuis sa maison épargnée par les flammes, sur la même note humble et enjouée, Claire Tabouret s'émerveille : « *Moi, je trouve ça beau.* »

Laurent Carpentier